

Josée Lapeyrère

Journal

aussi comme de ma fenêtre palpitante
entourée d'aucun mur si
ce n'est d'air arrive
brisure sur un souffle le son de
cela qui détone

le coup d'envoi

perçant leur mur les mots délivrent
ce battement appui ailé d'une fenêtre
dans la paroi de l'air

lieu où poser précieux l'écart d'un
trébuchement ferme tomber des mains sur
les genoux le ventre les doigts
jointés sous une joue rosée vacille
le relief des larmes que casse la
paupière

une chambre peu meublée pas trop sombre
la lumière brisée par les stores
un silence coupé de quelques bruits
un grand lit une table pas trop haute
rien à rêver juste de quoi déplacer le
regard

comme le cadre d'une fenêtre par où
entre le soleil faut-il traverser la
fenêtre soit passer par la porte ou le
support d'un corps d'un nom pour poser
les mots au long des lignes lumineuses
aller contre la lumière aller vers c'est
pareil c'est une adresse

le matin tout en or rose l'ogive
le fer forgé brise la douceur du
porche un enfant costumé de sa
course parsème l'herbe roussie

cette image se choisit pour être
arrimée à la blanche scène toute autre
absentée mais cette image-là dans ce
cadre-là est-ce le cadre qui change?
fenêtre ronde ou ovale de Chine l'œil

de bœuf la croisée la lucarne ou un
mouchoir noué en ses coins découpant le
crâne comme un œuf artifice
qui force l'image en ses angles

un frisson dans la langue rend à
la ligne ses bords un poème vient-il
dans ses mots ou juste à côté?
un espace pour le
souffle de la voix
frisson syncope sanglot

lueur sur un mur de briques le faisceau
policier d'une lampe coulée blême
serrant la faille « une parole est brûlée vive »
seule reste sur les cartes fulgurante la
trace consumée pour que le jeu brisé se redonne
mots distordus dans l'écartement de l'air
redevenus sons déchaîne le chant

les gouttes tombent sur la jambe
transparent monticule tremblant la peau
bleutée à travers espace vacillant où
coulent liquides les images de l'air
l'espionne à la frontière fluide
palpite immobile brasse les faillites
les fins de monde coriaces dans un mouchoir
blanc écran où s'engouffrent les indiens et
les voleurs semant à chaque ligne des lieux-dits

la tête du nageur bien arrimée dans le miroitement

laisser les miroirs au profit des fenêtres
les fenêtres des ruines s'ouvrent des
deux côtés sur le ciel traversé
le temps passe pour qu'on ne s'y habitue pas
ce n'est pas un jour plus un jour plus un jour
mais sept ans vingt quarante quatre-vingts ans
appels autrement sonores

le corps du mort nous ne le verrons plus

d'abord ombre chinoise tache devient découpe
d'un vide noir sans nuances un trou pour
nous mettre debout obliques oscillant sur
l'arête du toit plus qu'un trou un tracé
découpant le trou bruit de la brûlure du
marquage perte prise à la chair même du fils
quand disparaît le corps du mort

elle a pleuré tout un ciel déversé
par les fenêtres cadre blanc froid
du carreau poignée charmante de
la véranda dans le cadre
séries ombre-lumière des toits rythme
des murs syncope du ciel séquences des
cheminées blessure oblique des fils
électriques déchirure des autres fenêtres
dans la fenêtre

trouer la peau

trouer le rêve et le passer par sa fenêtre
la voix torsadant l'air produit les degrés
de sa chute
de l'autre côté de l'autre côté

FAITS DIVERS

1

la bouche ou les sons la voix ou les mots
le pays ou les contours l'espace ou la traversée
le mouvement ou ce qui passe

j'oscille

aller de la cuisine à la folie du verbe
des tomates rouges rondes aux entrailles
de l'air l'œil pupillant s'ajuste comme
comme une pomme au four peut devenir œil
rond et brun dans la transparence profonde
profonde du verre où se défixe un reflet
là où l'œil d'étage en étage nommant ce
qui y apparaît produit l'espace du vol

(peut-être ce que l'on appelait l'envers)

2

la paix brune le chat est plus lourd que
lui-même sommeille aussi son autre œil
qui réfléchit sa chute dans dedans l'herbe
obscur tant verte
seul considérant l'horizon où s'accoude
l'œil le voisin de table l'enfant
et l'horizon lui-même
qu'écrire un art poétique un art de vivre
seulement une écriture de l'eau qui mue
ou de l'air entre les barreaux et pourtant
les noyades laissent l'eau à peine défaite
pourtant les petites têtes des baigneurs
point sans nom là où tout aurait pu s'effacer

passe un steamer majestueux puissant lent
ouvrant l'eau obligée rendue là ici épouser
un steamer il me ferait mère

3

le double bruit de l'eau dans
la nuit plate la lèvre pâle se
défait aux limites déçu l'air
étreint la bouche offerte embrasse
son secret dans la fuite des
lèvres là le vide rappelle au
ciel éteint la trace que l'aile
double allume y déplie la blessure qui
ne peut plus ne pas veiller scandant
la nuit rouverte

4

une voix lancée dans le bleu du ciel
déchirante
ouvre puis étend son empire
reconnait dans le même temps la bouche et
l'air qui lui ont donné vie

l'ombre d'une aile rabat l'image du vent

5

l'ongle lent
le long des cuisses des filles du propriétaire
longues cuisses à l'intérieur grains de beauté
brune constellation douceur si dense que l'ongle
traverse le plan brillant et mince de la graisse puis
la muqueuse rose d'où jaillit le sang rouge puis
file vers le centre passant la chair des muscles
les nerfs contournant l'os pour à travers la cuisse
de Jupiter glisser dans le trou d'Eole où s'entend
le vent bruyant de la douleur

6

un chemin pâle et défait
sur l'aube est posé le corps nu les cheveux
noirs épars rejoignent la nuit d'où diffuse
le premier rose des nuages baignoire du ciel
pour ce corps-là baignoire d'où sort tombante
une jambe déjà
la nuit est sans famille

7

un champ couvert de plumes
un champ de plumes épais de plus d'un mètre
autour de la course les armes renversantes
du blanc jaillissement
un champ de plumes en plein midi
la brise délivre la lumière dedans
le labyrinthe épars
un champ de plumes dans la nuit
comme les mots du sommeil les mouvements
du rêve regarder quelqu'un dormir à
son insu